

Mes lecteurs me permettront de varier mon sujet, en mettant maintenant sous leurs yeux quelques vers français, qui ne sont que des imitations plus ou moins fidèles, plus ou moins heureuses, soit de Sénèque, soit des autres anciens que j'ai cités. Je n'en choisirai qu'un petit nombre dans tous ceux qu'on peut compter, depuis ces vers d'un poète bourguignon du dix-septième siècle (1):

La Saône lente au Rhône preste

Les douces ondes qu'elle jette ;

jusqu'à la complainte, devenue populaire, sur nos inondations de l'an dernier, dont l'auteur, traduisant le *segnem Ararim* de Pline, vraisemblablement sans s'en douter, a dit des pluies qu'elles

Ont grossi subitement

La Saône si nonchalante.

Un poète plus distingué, le fils du grand Racine, célébrant dans son poème les martyrs de la foi chrétienne aux premiers siècles, n'a pas oublié ceux qui souffrirent à *Lugdunum* sous Marc-Aurèle et sous Sévère ; il adresse ces beaux vers à l'église vénérable des saints pontifes Pothin et Irénée (2) :

Tes illustres martyrs sont tes premiers trésors,

Opulente cité, la gloire de ces bords

Où la Saône enchantée à pas lents se promène,

N'arrivant qu'à regret au Rhône qui l'entraîne.

Dans une petite pièce de Fontanes, qui fut composée à Lyon, on lit ces vers à images gracieuses (3) :

Ici la poésie, au siècle heureux des fables,

Eut dit qu'en ces vallons, dans le mois des amours

Les nymphes, à dessein reprenant leurs atours,

De la Saône à mes pieds par le Rhône entraînée

Viennent orner le lit et fêter l'hyménée.

tionnelles; mais de ces vers tant vantés les quatre derniers me paraissent tout ce qu'on peut voir d'exagéré, d'embrouillé et de faux. Par exemple, qu'y a-t-il de plus absurde que cet hémistiche : *Quod nolis, alibi quaeras*, comme si l'on cherchait quelque part ce dont on ne veut point?

(1) On peut voir les *Mélanges* de M. Bréghot, p. 487.

(2) *La Religion*, ch. IV.

(3) *Œuvres*, édit. de Sainte Beuve, tom. 1 p. 415.